

Quand la mort mène la noce

par

Mario Pelletier (Le Devoir, 4 septembre 1982)

Stig Dagerman, *Ennuis de noce*, roman, Maurice Nadeau/Papyrus, 280p.

Il y a des livres qui vous plongent au cœur, comme un poignard. Et la lame s'enfonce, page après page. On en sort vidé, purgé, changé. C'est le propre des chefs-d'œuvre de produire cette catharsis. Et tel est le dernier livre que le Suédois Stig Dagerman a écrit avant de mourir. *Ennuis de noce* est un roman bâti comme une tragédie classique, en respectant les trois unités. Ainsi l'action se passe en 24 heures, autour d'une noce villageoise. Il s'agit en l'occurrence d'un village de Suède, quelque temps après la Deuxième guerre.

Mais ce qui devait être ici sous le signe d'Eros, Dagerman le place sous celui de Thanatos. La mort, en effet, mène le bal autour de la mariée. Autour d'elle, Hildur, gravite tout un cinéma grotesque, mélange de Fellini et de Bunuel avec, bien sûr – Suède oblige –, des accents de Bergman. On se saoule, on se tape dessus, on fait la foire tandis qu'on conduit la jeune femme au lit du boucher Westlund. Seulement elle est déjà enceinte d'un autre, dont ses parents n'ont pas voulu et qui revient hanter la noce, déguisé en vagabond. C'est lui qui vient frapper à la fenêtre d'Hildur au petit matin et qui se pend durant la nuit de noce. Qui frappe au carreau de la mariée ? Cette question court tout le récit comme un leitmotiv ironique. Elle s'entrecroise avec le motif principal, que représente le dicton populaire « on fait avec ce qu'on a » -- l'équivalent fataliste de notre « né pour un petit pain » --, tiré du premier livre de cuisine suédois (XVIII^e siècle). Avec ces ingrédients et d'autres, Dagerman a voulu pasticher les poèmes satiriques, composés à l'occasion des mariages, un genre traditionnel en Suède. Sauf que sa plume impitoyable, son esprit amer et mordant jettent partout le vitriol et brûlent toute vanité jusqu'à l'os. Comme la morsure du temps.

Le groupe de noceurs qu'il décrit, c'est nous tous qui dansons sur nos tombes. Nous tous, crucifiés à nos vies qui basculent de haut en bas de la grande roue des illusions. L'épousée sacrifiée sur le lit de la nécessité. Martin, le rejeté, venu frapper en vain au carreau de la mariée et qui de désespoir laisse sa vie au bout d'une corde, dans la grange. Victor, le père, « l'escargot » qui sort de son grenier pour pleurer sa vache qu'on a menée à l'abattoir plutôt que sa fille qu'on amène au boucher. Westlund, le boucher, qui ne veut pas le mal mais qui le fait. Siri, sa fille, qui perd sa virginité au milieu de la bacchanale avec une résignation frôlant le mysticisme. Irma, qui, attend l'homme qui ne viendra pas. Villy, qui veut se faire sauter à la dynamite parce qu'il a battu son vieux père et qu'il ne peut plus supporter sa propre vilénie. Mary, qui se croit artiste et méprise tout le monde. Le vieux fou, qui s'imagine chanter comme Orphée alors qu'il est muet. Toute cette humanité souffrante !

Stig Dagerman va droit à la misère intrinsèque de toute chair, au manque ontologique de toute vie. Il y a chez lui une fièvre bien scandinave, bien nordique, d'absolu. On en sent la pulsation dans chaque phrase. Et cette fièvre devient des fois accablement insupportable, et d'autre fois éclate en brève gaieté sauvage, faite de rire, de sang et d'ivresse primitive comme lorsque Soren et Rudolf se jettent sur un bouleau, l'abattent comme s'ils tuaient un homme et le lancent à la rivière ; puis ils dynamitent l'eau et y plongent à leur tour, au milieu des poissons qui flottent ventre en l'air. Brutalité mêlée de naïveté presque enfantine, climats lourds de violence rentrée et de soif métaphysique : voilà la signature scandinave de Dagerman. On y retrouve aussi la hantise de la liberté et de l'état de nature, dans des personnages de vagabonds semblables à ceux d'Hamsun. Et puis, il y a quelque chose chez lui qui rappelle Hubert Aquin : une sorte de nordicité exacerbée, qui se cogne la tête contre des icebergs de silence noir ; une sensibilité d'écorché vif qui grince derrière l'ironie aiguë de la phrase. Après tout, ce sont deux suicidés de l'écriture : Dagerman s'est enlevé la vie en 1954, à 32 ans. Et Aquin n'est-il pas ce viking échoué avec le drakkar de la révolution québécoise ?

Plus largement, *Ennuis de noce* accuse le vide métaphysique de l'époque. Comme l'oeuvre d'Aquin et comme celle de Mishima, entre autres. L'existentialisme d'après-guerre, la cigarette

du néant au bec, ne leur a pas été un aliment suffisant. La foule de misérables que Dagerman décrit gisent dans leurs peaux condamnées, en une nuit plus opaque que jamais tombeau ne sera. Le dernier chapitre du roman a des échos de *De profundis* : « Ce n'est pas parce que nous aimons la chute que nous tombons, ce n'est pas parce que nous aimons à ramper dans la nuit que nous rampons, ce n'est pas parce que nous aimons la mort que nous la recherchons, car la mort, nous le savons, n'est que la punition d'avoir vécu. Seulement, nous espérons peut-être trouver dans les ténèbres une lumière que la lumière elle-même nous refuse, peut-être nous espérons trouver dans la solitude un ami que la communauté des autres nous refuse. »

Qui donc aura pitié d'eux ? Quelqu'un dont on ne veut plus entendre le nom ? « Où est l'ami que partout je cherche ? » demande-t-on. Cette question que l'auteur sème à la fin dans la conscience de ses personnages, il l'a reprise du premier vers du fameux cantique de Wallin, qui parle de Dieu et du Christ sans les nommer. Et cela sert de refrain final, alors que la noce avec toutes les outrances n'a fait qu'approfondir encore plus les solitudes. Et les cris, les pleurs, les rires, les angoisses, les remords, tout s'anéantit dans le sommeil : « Au matin, on les trouve endormis sur le côté, sur le dos ou bien pendus, ils ont de si chers visages. Ils ne voulaient rien de mal. Ils dorment partout sur terre et personne n'a le courage de les réveiller. Ils dorment profondément, mais ce qui est arrivé devait arriver, eux ils ne voulaient rien de mal. »

Ennuis de noce ayant paru en Suède en 1949, on s'étonne qu'il ait fallu attendre plus de trente ans pour pouvoir lire cette oeuvre exceptionnelle en français. La traduction, en revanche, est admirable. Mais on se prend à rêver que l'édition québécoise ait les reins plus solides et le bras plus long pour aller chercher des oeuvres de ce genre à l'étranger. Dans le domaine nordique notamment, Montréal pourrait peut-être dépister plus vite que Paris des romans comme *Ennuis de noce*. Car il y vibre une sensibilité très proche de la nôtre, sauf le respect que l'on doit à notre surmoi cartésien.